

Alors qu'on célèbre le 20^e anniversaire du décès de Jacques Ferron (1921-1985),

la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ) honore la mémoire de l'écrivain en lui consacrant une exposition, qui sera présentée du 7 février au 14 mai 2006 dans les espaces de la Collection nationale, à la Grande Bibliothèque.

En juillet dernier, l'institution participait déjà aux différentes activités organisées, entre autres par la Société des amis de Ferron, pour commémorer ce 20^e anniversaire en versant dans sa collection numérique un premier échantillon de 16 manuscrits numérisés de l'écrivain, tirés de son fonds d'archives. Actuellement en traitement, ce fonds pourra être mieux connu du public dès le printemps prochain, avec la parution du *Répertoire numérique* qui en décrira chacune des composantes. Nul doute que la mise en ligne de manuscrits numérisés, le *Répertoire* et l'exposition contribueront à enrichir notre connaissance de l'œuvre de Ferron, certes l'une des plus originales de la littérature québécoise.

Intitulée *Redécouvrir Ferron* et réunissant une centaine d'artéfacts, l'exposition ouvre une fenêtre sur l'œuvre ferronienne, vaste et polymorphe. À l'instar des De Gaspé père et fils, qui, au xix^e siècle, couchaient sur papier les contes de la tradition orale, Ferron a participé à la construction de la mémoire collective québécoise en s'inspirant de la pratique du conte et en la remodelant. Comme il l'explique lui-même dans sa «Chasse-galerie», tirée de *Du fond de mon arrière-cuisine* (Éditions du Jour, 1973), il «repique» les histoires traditionnelles afin de (re)donner, dans ses propres contes, la parole aux petites gens du passé et du présent. Témoignant de son profond humanisme, cette démarche lui permet également de construire ses récits contre les discours officiels tenus par les élites.

Né à Louiseville, dans le comté de Maskinongé, élève de l'inspirant père Bernier au collège Brébeuf, Ferron étudie la médecine à l'Université Laval. De 1946 à 1948, il pratique sa profession dans la région de Rivière-Madeleine, en Gaspésie, où il développe son amour d'une langue française fleurie et archaïque. Le Québec des clochers, sa faune, sa flore et sa géographie se taillent la part du lion dans ses contes, ses récits et son théâtre, marqués par de nombreuses références mythologiques. Installé définitivement sur la rive sud de Montréal dès 1949, Ferron le médecin-écrivain trouve le pays toujours plus «incertain» dans ses fondements linguistiques, sociaux et politiques. Il multiplie alors les collaborations avec les journaux et leur envoie de nombreuses lettres ouvertes, dans lesquelles il dénonce entre autres l'attentisme politique, les pratiques médicales barbares qui ont cours dans les hôpitaux psychiatriques, la détérioration de la langue et la marginalisation des artistes, des pauvres et des fous. Au début des années 1970, après de nombreuses années d'engagement politique actif, la compassion et l'ironie cèdent la place au doute et à une «immense fatigue». L'ambition poétique qu'il poursuit de reprendre et de réécrire son œuvre, à partir de 1973, se heurte finalement à l'écriture de la folie, qui l'oblige à s'arrêter en laissant inachevé *Le puis de Gamelin*.

Les manuscrits et autres pièces que l'on pourra voir dans l'exposition témoignent avec éloquence de cette insoumission finale de l'écriture auparavant jaillissante. Les «coupés-collés» effectués par Ferron sur de grandes feuilles de papier, dont certaines portent l'en-tête du Parti Rhinocéros ou sont empruntées à sa pratique de médecin, montrent à eux seuls que l'œuvre est retravaillée. La présentation des textes ferroniens dans leurs diverses formes, manuscrites, tapuscrites, imprimées et éditées, atteste par ailleurs la quantité phénoménale de sa production, de même que la variété des genres pratiqués par l'écrivain au fil des décennies. «Je suis un écrivain mineur», se plaisait-il pourtant à répéter, en toute modestie. Avec ses pièces de théâtre, ses contes et ses récits, récompensés par de nombreux prix, en passant par ses «historiettes» publiées pendant près de 30 ans dans *L'Information médicale et paramédicale* et par ses essais, conférences et autres prisés de parole, Ferron aura sans contredit marqué le paysage littéraire québécois de la seconde moitié du xx^e siècle.

LIVRES

Les vitrines du désarroi ferronien

Exposition à la Grande Bibliothèque



SOURCE TÉLÉ-QUEBEC

littérature française et d'étrangler ainsi toute voix, Ferron s'était imposé la tâche d'édifier une littérature, volontiers nationale

MICHEL LAPIERRE

On imagine mal comment on peut organiser une exposition remarquable sur un écrivain qui voyait dans son œuvre «de l'ambiguïté, de la confusion et même du radotage». C'est pourtant ce que la Bibliothèque nationale du Québec a fait en perçant le secret de la grandeur de Jacques Ferron (1921-1985).

Intitulée *Redécouvrir Ferron* et inaugurée le 6 février, l'exposition a lieu à Montréal, dans la salle de la collection nationale de la Grande Bibliothèque, jusqu'au 14 mai. Elle honore la mémoire de l'écrivain à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort en s'insérant dans le cadre des multiples événements qui, d'avril 2005 à avril 2006, marquent l'année Jacques Ferron (site Web: www.ecrivain.net/ferron).

Un choix judicieux de manuscrits ferroniens, de livres, de revues, d'articles de journaux, d'inédits, de lettres et de photos nous permet d'avoir un aperçu des 500 textes de création, des 2600 lettres et des autres documents

que renferme le fonds d'archives de l'écrivain.

Dans ce fonds, les inédits abondent. On en publie plusieurs ces temps-ci. Le numéro thématique (été-automne 2005) que la revue *Possibles* a consacré à Ferron en contenait. Les revues *Brèves littéraires* (hiver 2006) et *Lettres québécoises* (numéro qui paraîtra le 24 février) participent aussi à la diffusion des inédits. Quant à *L'Aut' Journal*, il publie sans cesse des textes introuvables.

Le fonds Ferron que conservent la Bibliothèque et les Archives nationales du Québec, formant depuis peu une seule société d'Etat, révèle dans de nombreux inédits une partie très sombre de l'œuvre de l'écrivain que laissent entrevoir quelques livres.

A la dernière page de *La Conférence inachevée*, publiée en 1987, Ferron se demandait: «Aurais-je vécu inutilement dans l'obsession d'un pays perdu?» Cette phrase empreinte de désespoir, Sophie Montreuil et **Deborah Deslières** la citent dans les textes qu'elles ont rédigés pour présenter les vitrines de l'exposition.

Leurs commentaires manifestent une fine compréhension de l'œuvre de Ferron. Au lieu d'imiter la littérature française et d'étrangler ainsi toute originalité québécoise, l'écrivain-médecin s'était imposé la tâche d'édifier une mythologie littéraire, volontiers nationale, avec tous les énormes risques que cela comportait.

Il lui fallait éviter les écueils du dogmatisme esthétique, du folklore aliénant, du prêchi-prêcha politique, du retour camouflé au nationalisme stérile d'autrefois. Qui d'autre au cours des années cinquante se préoccupait de s'affranchir à la fois de la France et d'un certain Québec dans le domaine de la sensibilité littéraire avec l'intuition d'incarner une avant-garde? Dès le départ, Ferron se trouvait seul avec lui-même.

La création littéraire a été pour lui un combat contre la solitude de l'écrivain et du penseur. Il n'est pas surprenant qu'il ait affirmé: «C'est en écrivant des lettres que j'ai appris à faire des livres.»

Sophie Montreuil et **Deborah Deslières** nous le rappellent en plus de citer ces mots de Ferron qui définissent magnifiquement la place qu'il occupe dans l'histoire du Québec: «Je suis le dernier de la tradition orale et le premier de la transposition écrite.» Cette situation aussi privilégiée que périlleuse devait donner naissance à des écrits puissants mais difficiles, à une œuvre formée de pièces détachées en interaction textuelle constante.

En fécondant l'écriture, la parole la fait éclater; si bien que tous les fragments d'un seul livre uto-pique finissent par se ressembler sans pour autant se confondre. L'œuvre de Ferron est l'expression d'un pays devenu à la fois intime et universel, d'un pays qui ne cesse de se défaire et de se refaire, mais qui pourrait être déjà un pays littéraire perdu.

Voilà pourquoi Ferron écrivait: «Je ne suis pas tellement fier de mes livres, je ne l'ai jamais été.» Il ne voulait laisser en pâture aux lecteurs que la grandeur unique de son désarroi et de son désespoir.

Collaborateur du *Devoir*